Zeitschrift: NIKE-Bulletin
Herausgeber: Nationale Informationsstelle für Kulturgüter-Erhaltung
Band: 33 (2018)
Heft: 1

Artikel: L'horlogerie, une pratique patrimoniale...
Autor: Fallet, Estelle
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-781072

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

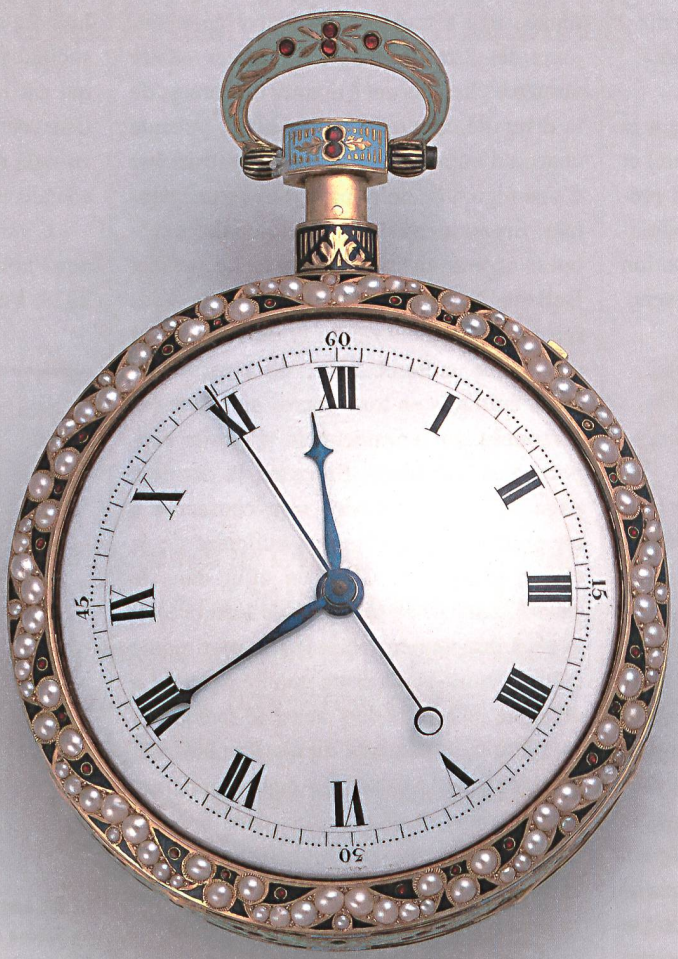
Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'horlogerie, une pratique patrimoniale…



Attribuée à Piguet & Meylan, J.-F. V Dupont (peintre sur émail), Genève, vers 1820: Montre de poche dite «chinoise» à répétition, en or et émail peint, flinqué et champlevé, perles (diam. 5.6 cm, ép. 1.1 cm; MAH, inv. H 2003-138).

Par Estelle Fallet

Les «savoir-faire horlogers» réunissent des métiers de nature manuelle – maître horloger, faiseur d'étampes, angleur, pivoteur, polisseur, cadranier, poseur d'appliques etc. – qui constituent avec les métiers de la décoration de la montre – graveur, émailleur, guillocheur, sertisseur etc. – les fondements de l'horlogerie.[1]

1 Voir Convention de l'Unesco pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel.

Ces savoir-faire sont riches d'une transmission pluri-centenaire. S'ils ont un rôle économique dès le XVIe siècle, ils sont aussi liés au développement d'une culture propre aux territoires où ils sont exercés: les qualités qu'ils mobilisent (précision, dextérité, travail bien fait, créativité, …) sont non seulement induites du raffinement mécanique des objets ouvrés, mais provoque des temporalités singulières, ancrées dans les identités locales réparties sur l'Arc jurassien, de Genève à Schaffhouse.

La centaine de métiers associés à l'horlogerie et à ses activités connexes, depuis le XVIIe siècle, ont acquis une haute valeur ajoutée, exploitée par le marché moderne de la «haute horlogerie» mécanique, développé à partir des années 1990 en réaction à l'essor de l'horlogerie électronique: elle incarne aujourd'hui la réputation mondiale de la Suisse horlogère. Celle-ci s'appuie en effet sur des métiers où la main de l'homme, associée à l'outil, crée une forte plus-value. Aujourd'hui, les horlogers, monteurs, finisseurs ou régleurs, dotés de compétences à caractère traditionnel, sont associés dans la chaîne de production à des métiers plus récents, alliés à la commande numérique ou l'imagerie 3D.

Patrimoine culturel (im)matériel et métiers d'art

Les montres portatives apparaissent en Europe (simultanément en Italie, en Allemagne et en France) dans le dernier quart du XVe siècle: ces mécanismes en forme de tambour façonnés en métal (cuivre, argent ou laiton) sont dérivés de l'horloge de table de même aspect. Comme celle-ci, elles sont dotées d'une seule aiguille, indiquant les heures. Ce garde-temps, porté suspendu «au col», est né de l'alliance nouée entre les horlogers, fabricants de mouvements et les orfèvres, habilleurs des boîtes, cadrans et faiseurs d'aiguilles. Car les métiers de l'horlogerie se déclinent dès le XVIe siècle au pluriel. Dès l'installation du garde-temps dans les espaces domestiques, les artisans des métaux et du bois s'associent, avec les peintres et les graveurs, pour la réalisation des instruments horaires. Cette convergence

s'accentue avec l'adoption de la montre portative, affichée sur le costume ou glissée dans une poche: dès lors les «métiers d'art» sont indissolublement liés à l'évolution du garde-temps. La durabilité de l'industrie de la montre suisse, née à Genève et propagée sur l'Arc jurassien, est assurée par l'adaptation constante des artisans et négociants aux évolutions du commerce et de la mode, influencées par le «goût» de la clientèle internationale. L'évolution esthétique des montres et pendules dépend des styles décoratifs, autant que de la transformation de la société (culture, politique, art de vivre...) et de l'avancement des technologies. Le rôle et la fonction utilitaire du garde-temps sont ainsi inséparables de ses attraits d'œuvre d'art décoratif ou de bijou d'ornement, insigne de prestige social. Il existe en outre une concordance entre la forme, le volume, l'épaisseur des mécanismes et leur enveloppe décorative. De fait, innovation technologique et évolution esthétique sont intimement liées: le métier d'art est un trait d'union entre l'esthétique et la fonction du garde-temps.

Au cœur de la Fabrique de Genève

La pluralité des métiers d'art associés pour l'ornementation de la montre portative correspond au mode d'organisation adopté dans les ateliers, au sein de la Fabrique genevoise[2], prolongés jusque dans la manufacture moderne: cette structure est basée sur la division du travail[3] et la proximité des métiers. La Fabrique fonctionne sur la base des relations entretenues entre des personnes (au sein du comptoir d'établissage), des techniques et des réseaux de commerce, tous voués à l'horlogerie, les objets d'art et la bijouterie.

Occupant jusqu'à 1/5e de la population, la Fabrique déploie d'abord son activité dans les quartiers de Saint-Gervais et de l'Ile, au cœur de vieille ville. Les ateliers situés sous le faîte des maisons, caractérisées par des fenestrations en bandeau, bénéficient de la luminosité maximale nécessaire au travail horloger. La concentration des activités de l'horlogerie et de la bijouterie fait de Saint-Gervais un quartier ouvrier, doté d'un esprit particulier.

«Visitez le quartier de Saint-Gervais, toute l'horlogerie de l'Europe y paraît rassemblée. (...) Aux Pâquis, aux Eaux-Vives, le bruit et l'aspect des fabriques d'indiennes et de toiles peintes semblent vous transporter à Zurich. (...)» [J.J. Rousseau, Lettre à d'Alembert sur les spectacles, 1758].

Au cours du XIXe siècle, les ateliers débordent dans les rues basses, places du Molard et de la Fusterie, à Bourg de Four, puis, avec le processus d'industrialisation, l'activité horlogère investit les terrains situés au bord du Rhône, en aval de la ville.

Organisés en corporation depuis 1566, les orfèvres fournissent les boîtes de montres dans lesquelles les horlogers logent d'épais mouvements à échappement à roue de rencontre. La division du travail s'accentue dès 1660: les monteurs de boîtes et les graveurs forment leurs propres maîtrises en 1698 et 1716. Les femmes, auxquelles l'accès à ces métiers reste interdit jusqu'en 1785, sont faiseuses de chaînettes et rejoignent en 1690 la Corporation des horlogers, créée en 1601. Dès la fin du XVIIe siècle, les horlogers genevois achètent des ébauches dans le Jura, Pays de Gex et Faucigny: en revanche l'habillage de la montre se développe dans la cité. La division du travail y atteint, au XVIIIe siècle, un stade élevé, concernant plus d'une centaine de métiers. Notons que les principales techniques décoratives sont appliquées dès l'origine tant au dehors qu'au-dedans de la montre et se traduisent par des platines gravées, piliers stylisés, coqs ciselés, plaques dorées ou bleuies repercées de motifs, ensuite ponts anglés, guillochés, perlés, vis bleuies, barillet squeletté etc.

Terroux & Fils, Genève, vers 1700–1710: Montre de poche en argent, affichage du jour dans un guichet à midi (haut 7.15, diam 5.1, ép 3.25 cm; MAH, inv. N 1130).

[2] La Fabrique désigne à Genève l'ensemble des activités engendrées par l'exercice de l'horlogerie, l'orfèvrerie, la bijouterie et des métiers connexes à ces industries, basés sur le travail des métaux précieux.

[3] Travail en «parties brisées» ou Verlagssystem.

Bordier Frères , Genève, vers 1770: Montre de poche, en or, roses de diamant, émail peint, «Mars et Vénus» (haut. 6,25, diam. 4,6, ép. 2,9 cm; MAH inv. AD 282).

Dès 1625, les lapidaires et les diamantaires sont admis dans la corporation des orfèvres: ils taillent les boîtiers dans le cristal de roche pur, le cristal fumé, les gemmes (améthyste, agate, ...) ou encore le verre émaillé sur résille d'or. Ensuite, si des matériaux insolites (écaille de tortue, corne, laque) ornent les (deuxièmes et troisièmes) boîtes de protection, les métaux précieux (or et argent) sont presque exclusivement employés pour la confection des boîtes de montres, jusque tard dans le XIXe siècle.

L'harmonie du cadran avec le reste du décor est préservée. Au XVIe siècle, les cadrans sont faits du même métal que les boîtes: au XVIIIe siècle, les plus riches sont en or ou en métal doré, orné de motifs gravés ou repoussés, portant des cartouches d'émail en saillie. Bientôt l'émail, malgré sa fragilité, vient remplacer totalement le métal: les cadrans d'émail blanc ont l'avantage de la lisibilité. Les aiguilles, comme les cadrans, jouent un rôle à la fois utilitaire et décoratif. Jusqu'à la fin du XVIIe siècle, l'unique aiguille des heures, en acier, est massive: elle provient des ateliers de serruriers devenus «orologeurs». Avec l'adjonction de l'aiguille des minutes (vers 1700), les indicateurs adoptent plus de légèreté: des roses de diamant sont serties sur les aiguilles d'argent du XVIIIe siècle, avant qu'Abraham-Louis Breguet (1747–1823) ne créée un genre léger, en acier bleui, qui porte depuis lors son nom.

La boîte de montre

La mode des montres de forme (croix, coquille, tête de mort, animal...) s'efface dans les années 1690 au profit de la montre ronde. Car l'invention en 1675 du balancier-ressort spiral par Christian Huygens améliore la précision du mécanisme mais nécessite un boîtier plus épais. Parallèlement à la montre «bassine» qui accueille de fins décors peints en émail déroulés sur le fond, le cadran, la carrure et à l'intérieur de la boîte, un modèle s'impose: en laiton doré, en argent ou en or, gravés de motifs décoratifs en surface, ou pourvus de boîtiers simples recouverts de peau de chagrin ou de cuir, les «oignons» sont très appréciés jusqu'au début du XVIIIe siècle. Le métal repoussé, souvent associé à la ciselure, fait son apparition vers 1710 et perdure jusque vers 1775. Les boîtiers de montres réalisés alors marquent l'apogée de l'art des orfèvres, qui utilisent les mêmes techniques sur d'autres objets telles

Zacharie Fonnereau, Genève, vers 1670: Montre-pendentif en forme de croix, en laiton, argent et cristal de roche, étui en argent (haut 4.5 cm, larg. 3, ép. 1.5 cm; MAH, inv. H 2008-35).

Outils de l'émailleur.

les tabatières et châtelaines: ces accessoires stimulent les talents cumulés des ciseleurs, graveurs, émailleurs, lapidaires.

A partir de 1810, orfèvres et graveurs préfèrent des motifs plus abstraits, composés d'ors de couleur posés en appliques, de grènetis ou de sertissage en mille grains. Des pierres précieuses ou semi-précieuses, comme les demi-perles, sont utilisées pour souligner la courbe des lunettes des montres. Ces pierres ornent également les chaînes, sautoirs et broches qui retiennent les montres féminines sur le devant du corsage.

Graveurs, ciseleurs et sertisseurs associés aux émailleurs

La mode reste en effet longtemps favorable à la gravure, au XVIe siècle, ensuite entre 1720 et 1770, avec le style rocaille. Associés aux émailleurs, les graveurs exécutent l'encadrement des motifs peints que leur confient les premiers. Leur collaboration s'intensifie vers 1775, mais dès 1830 jusqu'au début du XXe siècle, la gravure domine, enrichie par le guillochage, inventé à la fin du XIXe siècle. Utilisant des tours, ils décorent les boîtiers de motifs géométriques, mécaniquement répétés et, à leur tour, deviennent les complices des émailleurs: les dessins obtenus par la ligne droite sont variés et donnent un aspect chatoyant à la surface de l'or, recouverte d'un émail translucide. Cette technique baptisée «flinqué», se décline en compositions flammées, rayonnées et concentriques qui participent de la réputation des «émaux de Genève», basée sur la production des émaux peints sous fondant, exploitant les riches couleurs à peindre de facture locale. Le guilloché «grain d'orge», sert quant à lui la décoration des grandes montres dont il recouvre le fond, sauf la partie centrale, où est ménagé un écusson ou une surface polie. Un regain de faveur est d'autre part accordé aux montres en forme de fruits, d'insectes, d'objets courants ou d'instruments de musique, correspond à l'importance acquise à cette époque par la bijouterie, au sein de la Fabrique genevoise: l'émail, la ciselure, la joaillerie sont étroitement associées dans ces œuvres.

Tandis que les horlogers perfectionnent les mécanismes d'échappement et affinent le choix de leurs matériaux, les inventions de Thomas Mudge (Angleterre), de Jean-Antoine Lépine ou Abraham-Louis Breguet (France) ont pour conséquence d'attirer l'attention d'une clientèle plus nombreuse, séduite par les aspects fonctionnels de la «chronométrie». Les montres en or gravé du début du XIXe siècle illustrent l'intérêt des clients pour les montres de qualité, sobrement décorées. Les boîtiers sont plus grands et plus plats, la lunette de glace ne comporte qu'un bord très mince et le cadran en émail blanc, qui s'étend jusqu'à la marge du boîtier, porte un sobre tour d'heures noir. Le pendant est aplati, doté d'une bélière ovale et d'une large charnière.

L'émaillerie

Conjuguée à l'orfèvrerie et à la gravure (dont elle utilise les mêmes sources d'ornemanistes), l'émaillerie est appliquée au décor des montres depuis le XVIe siècle. La diversité des techniques employées élargit le catalogue des productions: émaux peints, champlevés, cloisonnés, émaux translucides ou opaques, émaillage sur ronde-bosse d'or, émail en résille sur verre, plique à jour etc. Vers 1650, l'emploi de la peinture sur émail provoque la formation d'un corps de métier spécialisé: les artistes produisent scènes religieuses, mythologiques ou paysages. De petits portraits apparaissent aussi parfois sur les coqs de balanciers. Un certain nombre d'artistes quitte la Fabrique proprement dite pour devenir peintres miniaturistes, auteurs de petits portraits intimes et précieux.

L'émaillerie genevoise s'impose des années 1730 aux premières décennies du XIXe siècle, grâce à sa faculté d'adaptation aux marchés. En outre, vers 1780, les émailleurs adoptent l'émail sous fondant, connu sous le nom d'émail de Genève, qui vient renforcer leur autorité. Les ateliers introduisent aussi des motifs en paillons, minuscules ornements en feuille d'or ou d'argent collés sur le fond émaillé. Vers 1800, la réputation de l'émaillerie de Genève fait que, si de nombreuses pièces portent des poinçons de maîtres ou poinçons de contrôle étrangers, ces pièces sont néanmoins décorées dans les ateliers situés sous les toits de Genève:

ceux-ci fabriquent alors quelque 50 000 montres par an, dont à peu près 12 000 sont pourvues de boîtiers en émail. Les années 1820–1840 signent le succès des émailleurs dans les pays d'Orient, notamment avec un marché chinois très friand des précieuses et riches productions genevoises.

Au XVIIIe siècle, l'exercice de l'horlogerie proprement dite est interdit aux femmes, qui adoptent de petits métiers connexes, telle la fabrication des chaînes de fusées, la ciselure des coqs ou encore le polissage.[4] Parallèlement, l'apprentissage des peintres sur émail connaît les mêmes hésitations, bien que des vocations féminines fleurissent. Figure de proue des artistes genevoises, Elisabeth Terroux (1759–après 1795), fille de l'horloger et homme politique Abraham Terroux, formée auprès de Jean-François Favre et de son associé Jacques Thouron (peintres sur émail et miniaturistes), participe en 1789 à l'exposition des beaux arts de Genève. Elle veille, avec Henriette Rath et Pernette Schenker-Massot (soeur du peintre Firmin Massot et épouse du graveur Nicolas Schenker) sur l'Académie de jeunes filles de la Société des Arts. Après elle, actives au sein de la Fabrique et vouées aux décors des montres et des bijoux, de nouvelles générations d'artistes affirment leur talent, telles Fanny Lang (1829–vers 1910), Frédérika Jeanne Dufaux (1827–1915). La création d'une classe d'émaillerie attachée à l'Ecole des arts industriels ouvre la voie à la féminisation de la profession, au tournant du XXe siècle.

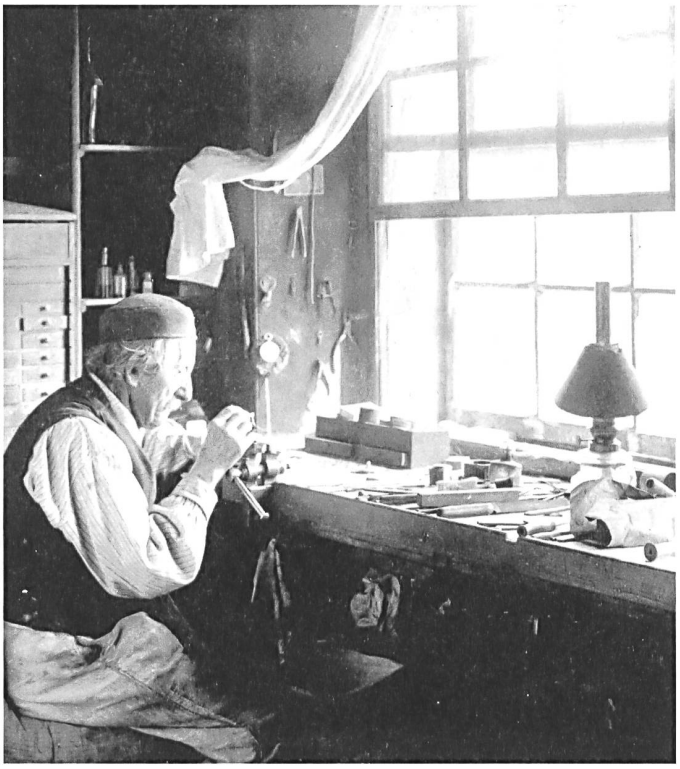
A partir de 1800 et jusque vers 1860, les montres sont décorées d'émaux champlevés, en motifs néoclassiques et guirlandes fleuries. Les boîtiers plats permettent aussi d'inclure des portraits en miniature dans les cuvettes et sur les fonds. Au tournant du siècle, l'Art Nouveau et le style Art Déco favorisent d'une part le succès de l'émail aux couleurs vives, traité en motifs géométriques, ou en camaïeu de Limoges, et d'autre part celui des boîtiers garnis de pierres dures appliqués aux montres de poche ou montres de sac, dites hermétiques. Mais la généralisation de la montre-bracelet signe le déclin de l'application de l'émail au décor des montres, réduit à l'habillage des cadrans modernes. Avec ces montres portées au poignet, les horlogers font évoluer la forme de construction des mouvements. Dès 1910, certains boîtiers en métal précieux ne sont plus qu'un support discret pour les diamants et pierres de couleur qui les garnissent.

Mécanismes à automates et à musique

Si les acheteurs sont fascinés par l'aspect décoratif des montres, ils le sont autant par leur caractère innovant: d'où l'intégration

Autoportrait du peintre sur émail Elisabeth Terroux (1759–1822); peinture sur émail, 1788 (haut 6.15).

[4] L'ouverture progressive des parties où elles sont admises aboutit en 1843 avec la création d'une première classe d'horlogerie pour jeunes filles, au sein de l'Ecole d'horlogerie, créée en 1824. Le réglage devient ensuite l'apanage des mains féminines habiles aux travaux minutieux.



Atelier d'horloger au XIXe siècle à Genève; photographie par Christophe François von Ziegler (1855–1909), 1879.

précoce de mécanismes à sonnerie (réveil) sur les garde-temps portatifs primitifs. Les boîtiers des montres à répétition sont gravés d'ornements repercés laissant filer le timbre de la sonnerie: la répétition – à la demande – des quarts d'heure (1675), demi-quarts, cinq minutes et minute (1750) facilite la «lecture» de l'heure nocturne. La montre «à tact» propose le même service, tout en discrétion. L'affichage numérique, alternative à l'affichage analogique classique utilisé dès le XVIe siècle, devient prétexte, vers 1810 à un renouvellement esthétique en mettant en évidence le guichet des heures ou des minutes, les heures vagabondes ou sautantes. Le mouvement animé complète les propositions, avec les automates, les «bras en l'air», les scènes défilantes, également les heures mystérieuses ou secrètes... Le domaine des «complications» étant ouvert, l'horloger ne cesse de le compléter: l'affichage de l'heure et de la minute se double de la lecture du calendrier (quantième, mois, lune). Puis, la mesure des temps courts et de la précision la plus fine (chronographe, pulsomètre, tachymètre...) stimulent leur inventivité (tourbillon, réserve de marche, calendrier perpétuel, heures universelles....) et influencent parallèlement le «design» des garde-temps, dans un effort perpétuel de capture du Temps.

Aujourd'hui

Les métiers d'art exercés dans l'horlogerie[5] bénéficient depuis une décennie d'un regain d'intérêt énergique, au sein des entreprises, comme auprès des collectionneurs et des clients. Si les gestes des «gens de métier» sont promus comme arguments marketing (les finitions et décorations horlogères artisanales, par leur plus-value, défendent la qualité haut de gamme)[6], ils ont l'avantage de contribuer à diffuser des techniques anciennes, parfois oubliées, aujourd'hui revalorisées.

Attachée à préserver ses traditions et à faire connaître davantage les subtilités de ses produits, l'industrie multiplie les démonstrations: il s'agit d'une part de faire découvrir des compétences fascinantes, des métiers ancrés autant dans la dextérité manuelle que dans l'inventivité, en allant à la rencontre des artisans. Il s'agit d'autre part de promouvoir des savoir-faire confidentiels, de les faire rayonner hors du cercle des initiés, afin de confirmer leur rôle de composante essentielle de la création contemporaine.

Les maisons et leurs créateurs sont impliqués dans cette démarche: en revivifiant la transmission dans leurs propres ateliers, avec l'accueil d'apprentis, elles travaillent à préserver les techniques ancestrales (guillochage, émaillerie, automates....), en valorisant des techniques (anglage, perlage, polissage...) dans leurs messages destinés au public, en proposant des adaptations au goût du jour, par le jeu des réinterprétations, en investissant également dans la redécouverte de matériaux ou de techniques perdues, en développant aussi de nouveaux outils. Là cependant, secret et discrétion reviennent au premier plan!

Pour conclure

Depuis 2012, les Journées Européennes des métiers d'art sont activées à Genève, soutenues par Vacheron Constantin, partenaire majeur de l'industrie horlogère. Cet effort a été relayé par la fondation, en 2016, de l'Association suisse des métiers d'art. Ces initiatives, auxquelles sont associés nos musées et nos écoles professionnelles, sont les nouveaux maillons de la transmission du patrimoine culturel immatériel de l'horlogerie. Faire connaître les gestes, c'est inscrire dans la mémoire collective des amateurs d'art horloger un patrimoine inestimable.

---

5 Pour la bijouterie, d'autres voies se sont ouvertes, sous l'impulsion des créateurs, attachés à une nouvelle définition de la parure, sous le terme générique de bijoux d'auteur.

6 La différence entre finition industrielle et finition artisanale explique la différence de prix entre deux produits. Le coût des secondes a failli entraîner leur perte, alors qu'elles sont devenues aujourd'hui le fer de lance de la «haute horlogerie» contemporaine.

Quelques questions à Anita Porchet, émailleuse

Comment ces traditions artisanales sont-elles conservées?

Pour moi les traditions artisanales sont conservées si les entreprises horlogères donnent du travail aux artisans. C'est la clé de la préservation de ces métiers! Ce qui est très inquiétant quand je vois ce qui se passe depuis environ 5 ans, c'est que les entreprises ont presque toutes décidé de créer des ateliers à l'interne ce qui change fondamentalement l'esprit du travail artisanal. L'artisan est transformé en employé, avec tout ce que cela comporte. D'autre part, les personnes responsables de ces ateliers sont essentiellement des économistes ou des ingénieurs. Le métier va perdre de l'intérêt et je vois de moins en moins de pièces de haut niveau, beaucoup sont dictées par l'économie et non la beauté de l'objet.

Peuvent elles se garder en vie?

Ces métiers peuvent se garder en vie que si des clients possédant la culture pour apprécier ces métiers ont des demandes personnelles. D'ailleurs ces métiers ont retrouvés de l'intérêt grâce principalement aux clients asiatiques qui ont la culture du travail artisanal.

Est-ce que ces techniques peuvent être utilisées ailleurs comme «seulement» pour les montres et les bijoux?

L'émail peut être utilisé sur des bijoux, des pendulettes, des boîtes, des coupes, des vases etc.

Comment ces techniques évoluent-elles?

Pour ma part, je continue à travailler de façon tout à fait artisanale, bien sûr marque la température de façon digitale, j'ai de nouveaux outils pour pierrer l'émail mais rien de révolutionnaire. Par contre, en gravure, je sais que les machines programmées par l'ordinateur sont utilisées de façon continue et que le travail fait main est exceptionnel et se réduit bien des fois par une finition main. Je vous conseille vivement de lire le livre d'un ethnologue neuchâtelois qui a fait un remarquable travail sur les métiers dans l'horlogerie et leur transmission, voici son titre: *La transmission en jeu* par Hervé Munz.

Y a-t-il de nouveaux matériaux, de nouvelles procédures?

Il existe de nouveaux matériaux mais ce sont des vernis synthétiques, donc qui n'ont rien à voir avec le verre coloré qu'est l'émail, on ne peut pas les associer. C'est comme si vous voulez comparer un vrai diamant à un diamant synthétique.

Resümee

Das «Uhrmacherwissen» vereinigt handwerkliche Berufe – Uhrmacher, Angleur, Zapfendreher, Polierer, Zifferblattmacher etc. – die zusammen mit den Techniken zur Verzierung der Uhr – Graveur, Emaillierer, Guillocheur etc. – das Fundament der Uhrmacherei bilden. Funktion und Nutzen des Zeitmessers sind folglich nicht von seinen ästhetischen Aspekten als Schmuckstück zu trennen. Diese Kenntnisse sind seit dem 16. Jahrhundert von wirtschaftlicher Bedeutung. Die gut hundert Berufe rund um die Uhrenproduktion haben seither hohen Mehrwert geschaffen, der vom heutigen Markt der mechanischen Uhren genutzt wird. Darin liegt die Weltbedeutung der Schweizer Uhrmacherkunst begründet.

Die Mehrheit der Kunsthandwerke, die, vereinigt im Schoss der Fabrique genevoise, für die Verzierung der Uhr zuständig sind, entfaltete ihre Aktivität zunächst in den Quartieren Saint-Gervais und Ile im Herz der Altstadt. Diese Konzentration machte Saint-Gervais zu einem Arbeiterquartier, in dem ein besonderer Geist herrschte.

Die Kunsthandwerke rund um die Uhrenproduktion erfreuen sich seit einem Jahrzehnt wieder eines stark zunehmenden Interesses. Dadurch tragen sie dazu bei, dass alte Handwerkstechniken neu belebt und verbreitet werden. Seit 2012 finden in Genf die Europäischen Tage des Kunsthandwerks statt. Mit solchen Initiativen kann das Kulturerbe der Uhrmacherei in all seinen Aspekten wieder in Wert gesetzt und verbreitet werden.